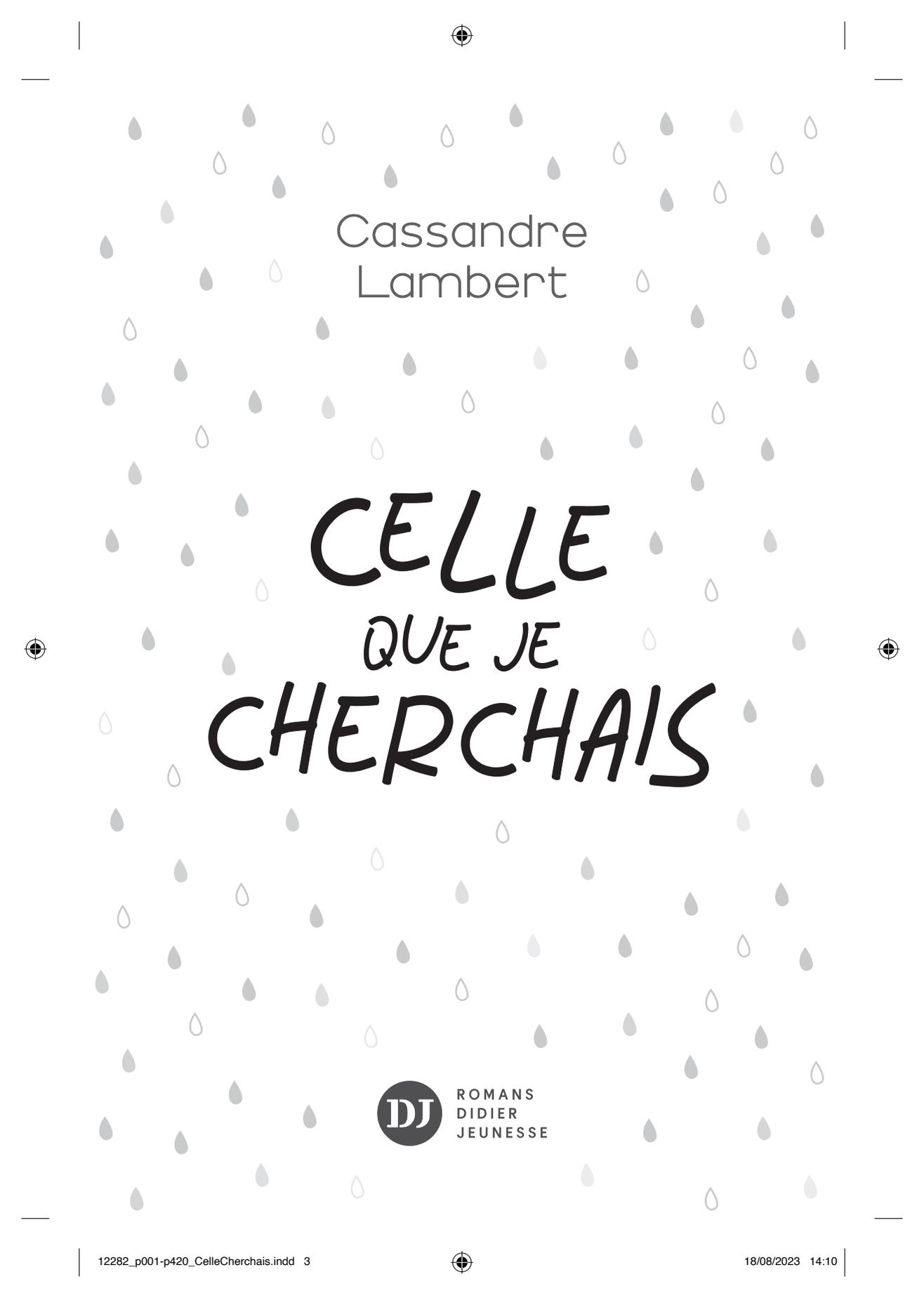


CELLE
QUE JE
CHERCHAIS





Cassandre
Lambert

CELLE
QUE JE
CHERCHAIS



ROMANS
DIDIER
JEUNESSE

Avertissement

Ce livre contient des thématiques pouvant heurter la sensibilité des lectrices et des lecteurs : maladie mentale, pensées suicidaires, automutilation.

Pour A., mon premier amour.

*À tous ceux qui souffrent d'une maladie invisible ;
Je vous vois.*

SEPTEMBRE

Chapitre 1

J'ai attendu de fêter mes dix-huit ans toute ma vie.
Devenir adulte.

Sur le papier, c'est un rêve éveillé : l'indépendance, la liberté, les études supérieures... Plus de restrictions de sortie, de comptes à rendre, d'obligation d'assiduité. À la fac, tu as le *droit* de sécher (ce qui gâche, à mon humble avis, une bonne partie du plaisir à le faire).

J'ai soufflé mes dix-huit bougies le 22 juillet autour d'un gâteau au chocolat acheté dans la supérette du coin, entouré de ma famille. Bizarrement, rien n'a changé. Mon acné n'avait pas disparu (même si j'en avais moins qu'à quinze ans, j'en conviens), j'étais toujours aussi complexé par la taille de mes oreilles et mon corps longiligne et maigre ne s'était pas transformé en montagne de muscles congestionnée aux veines saillantes. J'étais déçu, mais le chèque de 130 euros de ma grand-mère a contribué à me rendre le sourire. Ça, et les clefs de mon tout nouvel appartement en plein cœur de Lyon.

J'ai abordé l'année avec tout l'optimisme d'un collégien qui fait sa première rentrée des classes – c'est-à-dire avec 10 % d'enthousiasme et 90 % d'angoisse, s'exprimant par une sudation excessive. J'ai vite déchanté en voyant la tête dudit appartement. Je n'étais pas du genre à faire des manières : ma mère m'a élevé seule et, avec son salaire d'infirmière, on ne pouvait pas dire qu'on roulait sur l'or. J'ai appris à finir mon assiette, à manger des raviolis en conserve en fin de mois et à acheter mes vêtements sur Vinted. Autant dire que je ne m'attendais à rien, mais j'ai quand même grimacé devant ce



9 mètres carrés au néon grésillant et aux murs gris et défraîchis. Une chambre mortuaire aurait eu plus d'allure (non pas que j'en aie déjà vu une de l'intérieur, mais à la lumière blafarde de ce taudis, n'importe quelle pièce aurait eu plus d'allure). J'ai bien vu que ma mère aussi était déçue, mais elle a affiché son plus beau sourire forcé et a fait semblant de s'enthousiasmer sur « le formidable agencement des lieux », le « nombre important de rangements » et « la belle vue » qu'offrait la minuscule fenêtre. Je me suis contorsionné pour mettre le nez dehors. La « belle vue » consistait en un Burger King et une route à double sens noyée de véhicules bruyants. Je lui ai lancé un regard blasé, du genre : « Arrêtons de nous voiler la face. » Mais son sourire niais s'est étiré et elle a dit :

– Au moins, tu sais où aller si tu n'as pas envie de cuisiner !

Il faudrait déjà que j'aie 10 euros à claquer dans un menu, j'ai pensé. Je ne l'ai pas dit à voix haute pour ne pas la faire culpabiliser. Les parents ça a la culpabilité facile. Il faut faire attention.

En mère aimante qu'elle était, elle avait posé quelques jours de congé pour m'aider à emménager et à m'acclimater à ce nouvel environnement. Nos journées se résumaient à déambuler dans la ville, un Guide du Routard sous le bras, de Confluence jusqu'à la Croix-Rousse, expérimentant pour la toute première fois les joies des transports en commun (que j'aurais préféré ne jamais connaître).

Une semaine plus tard, grâce à mes posters *Star Wars* et à la petite guirlande à ampoules clignotantes punaisée au mur, l'appartement n'était plus aussi lugubre. Bon, je pouvais encore démouler un cake et prendre ma douche en même temps, mais ça, on ne pouvait pas le changer. Ma mère m'a dit au revoir – elle avait les larmes aux yeux, comme si j'étais en train de l'abandonner. J'ai essayé de ne pas trop laisser paraître mon exaspération quand elle m'a pris dans ses bras pour la quinzième fois, le nez dégoulinant de morve, murmurant à





mon oreille : « Mon petit bébé est un adulte. » Je n'ai jamais éprouvé le besoin d'avoir un petit frère ou une petite sœur mais ce jour-là, je me suis fait la réflexion que ça aurait rendu la séparation moins brutale.

– Je reviens pour les vacances de la Toussaint, j'ai dit, d'abord pour la réconforter mais aussi parce que je me sentais à l'étroit et que j'avais déjà envie de retrouver ma chambre.

Elle est partie après de multiples recommandations – penser à éteindre les lumières en partant, ne pas oublier de me nourrir, téléphoner tous les soirs, prendre rendez-vous avec le concierge pour régler ce problème d'évier bouché.

Je suis resté seul. J'étais un tout nouvel étudiant en droit, majeur et triplement vacciné, dormant pour la première fois dans son propre appartement. Et pourtant, je ne me sentais pas adulte. Mais alors *pas du tout*.

J'ai pleuré au moment de faire à manger : les pâtes trop cuites collaient à ma fourchette, le thon était carbonisé à l'extérieur et froid à l'intérieur. Et pourtant, je savais cuisiner : ma mère travaillait la nuit et dormait la journée. De fait, j'avais appris à me débrouiller seul. Le problème ne venait donc pas de moi, mais de ces foutues plaques qui s'éteignaient et se rallumaient à leur guise, comme si elles étaient douées de leur propre volonté sadique et prenaient plaisir à torturer leurs utilisateurs. Il n'y avait personne dans les cuisines communes, alors j'en ai profité pour manger sur la grande table. Elle n'avait pas été lavée depuis un bail, comme en témoignaient les résidus de sauce bolognaise fossilisés sur le bord, et les taches jaunâtres collantes (alcool ? sirop de citron ? glaire séchée ? le mystère demeurera entier). Après ça, j'ai fait ma vaisselle (dans la douche, le seul évier étant bouché) et j'ai compris pour la première fois de mon existence à quel point un lave-vaisselle est un objet essentiel. Pour ne pas dire *vital*.





Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit. Il se pourrait que j'aie encore pleuré un peu. On n'en parle pas, de la solitude qu'offre l'*indépendance*. C'est décidé, je haïssais ce mot.

Je me suis réveillé à l'aube et j'ai essayé d'écrire un poème sur l'angoisse, mais j'étais trop angoissé pour aligner deux mots. J'ai avalé des céréales avec du lait, et j'ai préparé mes affaires pour la rentrée. C'était vite fait : un ordinateur. J'ai pris un stylo et une feuille blanche pour la forme, mais mon cousin m'avait prévenu : en droit, personne n'écrit sur papier. C'est une règle tacite et universelle, comme le fait de ne *jamais* se curer le nez en public. Ça m'a rendu nostalgique de l'époque où j'écumais les rayons du Lidl avec ma mère, armé d'une liste de fournitures scolaires plus longue que mon avenir. Je sélectionnais avec une minutie absurde chaque stylo, chaque carnet. Mon choix se portait toujours sur des affaires aux couleurs ternes – d'abord pour ne pas attirer l'attention sur moi, mais aussi parce que les garçons n'avaient *jamais* de cahier rose à fleurs (autre règle universelle). Je me donnais un mal fou pour me rendre invisible. Exister, c'était devenir une cible pour les détracteurs du collège. Dans la vie, il n'y avait que trois options : les proies, les chasseurs, et le décor dans lequel se déroulait la chasse. À choisir, je préférais être un arbre. C'était moins risqué.

Mon premier cours ne commençait qu'à 9 heures : j'avais donc encore quelques minutes à tuer avant de me jeter dans la fosse aux lions. Alors je me suis allongé sur mon lit minuscule, mes pieds dépassant dans le vide.

Et je me suis posé une question.

Une seule.

Pourquoi avais-je tant envie de rembobiner le temps ?



Chapitre 2

Je suis arrivé avec une heure d'avance, histoire de me familiariser avec les lieux. En réalité, j'avais assisté aux portes ouvertes et ausculté chaque recoin de la fac *via* son site Internet et ses nombreuses photos. Oui, j'étais du genre anxieux. Une masse impressionnante d'étudiants grouillaient et braillaient. Ils avaient l'air si vieux. Comme si dix ans s'étaient écoulés entre la terminale et maintenant. Des tatoués, des percés, des grands, des petits, des gros, des maigres, des apprêtés, des je-m'en-foutistes. Et moi, au milieu. Complètement paumé.

Je me suis adossé à un poteau dans une position que je voulais décontractée, pour que personne ne se rende compte que j'étais totalement dépassé. Précaution inutile : tout le monde m'ignorait. À tel point que je me suis demandé si je n'étais pas *vraiment* devenu invisible pendant la nuit. Dans d'autres circonstances, j'aurais trouvé ça trop cool. Un superpouvoir, qui m'aurait permis de réaliser des rêves débiles, comme m'infiltrer dans les vestiaires des filles ou découvrir le secret du proviseur pour le faire chanter et gonfler mes notes. Mais, en ce premier jour de cours, cette indifférence générale n'a fait que m'angoisser. C'était la *rentrée*. Le début d'une nouvelle histoire. Personne n'a envie d'être invisible au premier chapitre de sa vie d'adulte.

J'ai checké mes notifications, comme si j'avais des messages importants à lire – des amis qui prennent de mes nouvelles, des vidéos de soirée qui fusent, des mails importants à gérer. Évidemment, je n'avais rien de tout ça. Juste une suggestion d'ami sur Facebook et une notification automatique de



TikTok, qui me suppliait de revenir pour regarder la dernière vidéo d'un chat en train de dégringoler un escalier la tête la première. J'ai quand même ouvert toutes mes applications une à une, en essayant d'oublier le vacarme assourdissant du hall où se pressaient tous ces jeunes qui semblaient vivre une bien meilleure rentrée que moi. Pour m'occuper les mains, et surtout l'esprit. J'ai attendu comme ça dix bonnes minutes, qui m'ont paru durer trois heures, jusqu'à ce qu'une tête familière se dégage de la masse d'étudiants.

Dario a agité la main. Il avait laissé pousser ses cheveux pendant l'été, ce qui lui donnait l'air d'un mafieux dur à cuire.

– Noah.

Il avait prononcé mon nom avec solennité, comme s'il s'apprêtait à m'annoncer une grave nouvelle. C'est ce que j'aimais le plus chez Dario : il prenait la vie très au sérieux.

– J'étais sûr de te trouver ici.

Je n'ai pas demandé pourquoi. Dario était du genre surdoué, et il lisait dans mon esprit depuis qu'on s'était rencontrés à la crèche : à force, j'étais habitué.

– Cool, ta chemise, j'ai dit.

Mon meilleur ami avait revêtu une sorte de chemisette à manches courtes aux motifs printaniers. Je ne connaissais personne capable de porter ce genre de fringues avec un tel aplomb. Encore une chose que j'aimais chez lui : il ne craignait pas les moqueries, contrairement à moi. Et puis, il dégagait une telle confiance en lui que nul n'avait jamais songé à se payer sa tête. Dario était intouchable, et je l'admirais pour ça.

– Merci, mon pote.

Il a jeté un coup d'œil à la grosse montre qui enserrait son poignet.

– Alors, j'ai l'air de quoi ?

J'avais mis une éternité à choisir mes vêtements. Il a pris le temps de m'ausculter de la tête aux pieds avant de



répondre. Dario ne connaissait pas l'impulsivité. Son cerveau était incapable de délivrer une réponse du tac au tac. Quand quelqu'un lui balançait un désinvolte « ça va ? », il ne répondait pas comme l'intégralité de l'espèce humaine, à savoir le politiquement correct et vide de substance « ouais ». Non, Dario prenait le temps de peser le pour et le contre, le vrai et le faux, le sincère et l'hypocrite. Je pouvais toujours compter sur lui pour un avis franc et profond, même pour des questions aussi superficielles que mon apparence. Son sérieux ennuyait souvent, ce qui expliquait pourquoi il n'avait jamais réussi à être populaire.

Il a fini par trancher :

– Tu ressembles à la version sans gluten de Timothée Chalamet.

– Euh, merci. Je suppose ?

– Je n'ai plus que quatre minutes avant de rejoindre mon amphi.

Il a posé une main sur mon épaule, avant de lâcher :

– Bonne chance.

Toujours avec ce ton grave, comme si je m'apprêtais à pénétrer dans une fosse aux lions.

Il tournait déjà les talons, mais je l'ai rattrapé.

– On se voit à midi ?

Ma voix sonnait désespérée. J'étais pathétique.

– C'est d'accord. Rendez-vous devant la fontaine. Ne sois pas en retard.

La foule d'étudiants l'a avalé et il a disparu aussi vite qu'il était arrivé, me laissant seul. J'ai aussitôt regretté de ne pas avoir choisi la même filière que lui : je n'aurais pas eu à affronter tous ces nouveaux visages. Mais Dario était un linguiste hors pair : son père lui avait appris l'italien avant même qu'il ne sache prononcer un mot en français, et il avait étudié seul le mandarin, l'anglais, l'espagnol, le néerlandais



(je n'ai jamais compris pourquoi son choix s'était porté sur cette dernière langue, mais passons). Quant à moi, j'arrivais à peine à baragouiner une pauvre phrase de présentation en anglais, alors je n'avais pas réfléchi longtemps avant d'éliminer l'option « langues » sur Parcoursup. À la place, je m'étais inscrit en droit, pour trois raisons : les yeux brillants de ma mère lorsqu'elle m'avait suggéré cette voie, l'attrait né de l'ingurgitation de six saisons de *Better Call Saul* en moins d'un mois, et l'absence totale, profonde et pathétique d'idées de carrière. Rien ne m'attirait. Toute ma scolarité, j'avais occupé le poste de l'« élève moyen » en tout. Le timide caché au fond de la classe. Celui dont le prénom n'est jamais mémorisé par les profs, même à deux mois de la fin de l'année. Celui qui reçoit une avalanche de : « Ne participe pas assez » sur le bulletin. *Un passager clandestin*. Voilà comment je m'étais senti pendant tout le lycée. Et, même si ce rôle me convenait bien, j'avais envie de changement. L'anonymat qu'offrait l'université me permettait d'être qui je voulais. Recommencer à zéro. Mais je devais me rendre à l'évidence : malgré toute la bonne volonté du monde, la peur du jugement était toujours aussi forte. Et si un exposé devant une vingtaine de camarades me filait des sueurs froides et des crampes d'estomac, prendre la parole devant un amphi entier m'apparaissait comme une épreuve insurmontable. J'avais l'impression d'être arrivé au dernier niveau d'un jeu vidéo mais que mon personnage, lui, était le même qu'au commencement. Sans équipement spécial. Armé d'une épée en bois. Affrontant un dragon trois fois centenaire qui crachait de la lave en fusion.

J'ai traîné des pieds jusqu'à l'amphi B et me suis retrouvé pressé contre des inconnus au visage souriant. Tout le monde discutait comme des vieux copains. J'avais la désagréable impression d'être l'élève qui débarque en cours d'année.



Les portes à double battant ont fini par s'ouvrir et chacun s'est engouffré à l'intérieur.

Tant d'empressement pour étudier, j'ai songé, dubitatif.

J'ai gravi l'interminable série de marches pour m'installer à une place stratégique : vers le milieu-fond, à gauche. Pas trop loin pour entendre suffisamment le cours et ne pas être dérangé par les élèves perturbateurs, et pas trop près pour ne pas avoir à croiser le regard du prof.

Dans ma précipitation à m'asseoir, je n'ai pas vu la fille qui filait comme une fusée, droit sur la rangée tant convoitée. Je l'ai percutée – ou plutôt, si je devais vraiment décrire la scène de manière objective, *elle* m'a éjecté. Ses carnets ont volé. Sa trousse est tombée, s'est ouverte dans sa chute, et une nuée de stylos de toutes les couleurs a dégringolé dans l'escalier.

Dans un élan chevaleresque, je me suis précipité pour récupérer les fournitures. Les gloussements des autres étudiants m'ont enveloppé tandis qu'ils piétinaient sans vergogne les stylos qui poursuivaient leur inexorable descente.

La fille s'est pliée en deux pour récupérer ses cahiers. Nos doigts se sont frôlés. Et là, toutes les scènes de films romantiques où les protagonistes se percutent juste avant de tomber éperdument amoureux me sont apparues sous forme de flashes lumineux. C'était trop cliché pour être vrai : pourtant, c'était en train d'arriver. Le monde tournait au ralenti autour de moi. J'ai levé la tête. Peu importait à quoi ressemblerait cette fille, j'étais persuadé qu'il s'agissait de *la* fille.

Il existe un mot pour ça. Avec Dario, j'avais commencé à rédiger en cinquième une *Encyclopédie des mots intraduisibles*. Nous nous amusions à compiler toutes les expressions qui n'avaient pas d'équivalent en français, et il nous arrivait de communiquer de cette façon. C'était un peu comme une langue secrète dont nous seuls connaissions le sens.

Et, à ce moment-là, le *koi no yokan* m'a frappé de plein fouet.



Koi no yokan (japonais, n.) : Rencontrer quelqu'un et avoir le sentiment qu'en tomber amoureux sera inévitable.

Le voilà, le miracle du premier jour de ma vie d'adulte.

Bien sûr, ça ne serait pas toujours facile. Il y aurait des disputes, de la jalousie et peut-être même une ou deux séparations – après tout, nous étions jeunes, et l'envie d'aller voir ailleurs est toujours forte à cet âge-là (du moins, c'était ce que je supposais car je n'avais jamais été en couple). Mais notre amour triompherait envers et contre tout, et nous finirions invariablement par nous marier, acheter une maison dans le centre-ville, élever nos trois enfants et notre golden retriever dans la joie et la bonne humeur, jusqu'à ce que la mort nous emporte un soir d'hiver.

Nos regards se sont croisés et je suis revenu au moment présent. J'ai failli être englouti par l'intensité de ses yeux verts. Ses lèvres se sont entrouvertes et...

– PUTAIN ! Tu peux pas faire attention où tu marches ?

La fille m'a bousculé de l'épaule et s'est assise tout au bout de la rangée. J'ai bafouillé des excuses, mais elle s'était déjà désintéressée de moi. Je me suis installé à l'autre extrémité, et mon humeur a fait les montagnes russes. Le coup de foudre ne semblait pas réciproque, à mon grand dam.

Elle a ouvert son cahier (il existait donc encore des défenseurs de la prise de notes sur papier, même en droit) pendant que je l'observais du coin de l'œil. Ses ongles étaient rongés (ça nous faisait au moins un point en commun) et elle portait une multitude de bagues à chaque doigt.

Elle dégageait une impressionnante confiance en elle, comme si le pupitre sur lequel elle était accoudée lui appartenait, et que l'amphithéâtre entier était sien. Elle s'est mise à jouer avec ses bagues, tournant l'anneau autour de son



index, faisant coulisser la chevalière sur son majeur. Une fine chaîne en bronze reposait sur son décolleté où une topaze se balançait au gré de ses mouvements.

Tous les élèves se sont mis à ouvrir leur ordinateur en attendant le prof. Il a fini par arriver avec cinq minutes de retard, a balancé sa mallette en cuir sur le bureau et a réglé le micro à sa hauteur.

– Bienvenue à tous dans ce premier cours d'introduction au droit, il a lancé, avec l'enthousiasme d'un paresseux dépressif.

La fille a lâché un nouveau juron. Elle s'est tournée vers moi, et j'ai pu me perdre dans l'intensité de ses yeux émeraude.

– On n'est pas en introduction à la philosophie ?

– Euh... non.

– *Merde.*

Elle a rassemblé ses affaires dans ses bras. Je me suis levé pour la laisser passer, et j'ai pu sentir son parfum, un mélange subtil de romarin et de pamplemousse. Elle a dévalé les marches en ponctuant chacun de ses pas d'une série de jurons. Elle murmurait, mais la résonance de la pièce n'a épargné aucune oreille, et sûrement pas celles du prof.

Il l'a suivie du regard pendant qu'elle s'enfuyait. Il s'est raclé la gorge, puis a dit :

– J'espère que vous ferez preuve de davantage de persévérance que cette étudiante.